

Marcel VIBERT **(Promotion 1902)** **(1882-1937)**



Il y a deux ans, les circonstances m'avaient appelé à Lyon, où je n'étais pas retourné depuis ma sortie d'école. J'avais eu le plaisir d'y revoir quelques camarades de promotion, et, parmi ces derniers, Vibert.

Tel je l'avais quitté en 1902, tel je le retrouvai en 1935. Cette longue absence n'avait point altéré nos relations. Je fus son hôte durant une demi-journée. Le meilleur de ces quelques heures d'intimité, ce fut l'échange de nos souvenirs profonds de la vingtième année. Cet après-midi nous faisait revivre les années 1900. Et puis, nous retrouvions tout ce qui nous unissait : formation et traditions communes, vues identiques sur l'avenir, sur l'avenir de nos enfants, et ces impondérables qui donnent à l'amitié tout son prix.

Notre promotion — la première qui termina rue Chevreul — comptait trente-six élèves. La sortie de l'école les disperse ; chacun va où son destin l'appelle. On se perd un peu de vue. La guerre, hélas ! a creusé des tombes. Puis, les rangs continuent à s'éclaircir. Marcel Vibert est le dixième camarade qui nous quitte. C'est près du tiers de notre effectif qui n'est plus !

Doyen d'âge de la promotion, je me retourne souvent pour voir ceux que je précède. Nous avons tous pris le départ ensemble, mais je remarque, avec tristesse, que tous n'ont pas suivi. Je m'incline devant ceux qui ne sont plus. Et je veux accorder à Marcel Vibert un souvenir particulièrement ému.

Je revois, à l'école, ce charmant garçon, élégant, toujours souriant, d'une nature si attachante, et si droite, et qui ne comptait que des amis parmi nous.

Son père, chef d'une nombreuse famille, lui avait fait donner une solide éducation classique. Cette culture générale, et ces disciplines puisées dans les traditions, préparent heureusement aux problèmes de l'existence et en facilitent souvent la solution. Cette formation, elle fut la force de Vibert, en même temps qu'elle constituait le charme de ses relations. Pour les siens, elle traçait la route à suivre.

A Centrale, Marcel Vibert était l'élève consciencieux. Durant les travaux manuels — qui pour beaucoup marquaient simplement une heure de quotidiens loisirs — il entreprit de construire, avec quelques camarades, et sous la direction du père Virot, un moteur à pétrole. Nouveau Fernand Forest, il parvint à mettre au point ce moteur, et il le monta sur un bateau qui fonctionna sur la Saône.

D'ailleurs, il aimait ces travaux où le cerveau guide la main. A sa sortie de l'école, et sur les conseils paternels, il accepta, avec joie, d'entrer comme ouvrier stagiaire dans une maison de construction : pour lui, l'atelier prolongeait et complétait les études théoriques. Son activité, ensuite, fut nombreuse, comme variés furent ses postes.

Après un court passage aux turbines Fournier, on le trouve dans les Alpes, à Serres ; là, après avoir mis au point un travail assez dur dont il avait été chargé, il pensa équitable de demander que fut améliorée sa situation de débutant. Le patron — un patron intransigeant — lui répondit que s'il n'était pas satisfait, il pouvait partir. Homme de décision, Marcel Vibert quitte l'usine sur-le-champ, et laisse à son patron une lettre laconique, rédigée en ces termes : « C'est fait, je suis parti ! ».

Plus tard, il fut envoyé à Arrudy, dans les Pyrénées, pour y faire de la prospection hydrologique. Pendant plusieurs mois, par monts et par vaux, qu'il devait explorer, Vibert vécut avec les contrebandiers, partageant leur dure et fébrile existence, et comme eux sans cesse aux aguets, ceux-ci pour échapper aux poursuites des douaniers, celui-là pour découvrir les sources qu'il cherchait.

Après un rapide séjour à Innsbruck, où il était chargé d'étudier les industries dérivées de l'acide azotique, il entra dans une maison de soieries.

Vint la guerre. Lieutenant de mitrailleurs, Vibert qui participa à l'attaque de Champagne, fut fait prisonnier. Malade en

captivité, il fut rapatrié en Suisse. Après la guerre, il entra chez MM. Martouret, industriels en boulonnerie à St-Etienne. Enfin, en 1926, sa situation prit une forme stable et définitive. La maison Brachet et Richard, fabricants de réchauds et fourneaux à gaz, lui demanda sa collaboration : il en devint bientôt le directeur.

Il eut à donner, dans ce poste, de sérieux efforts, notamment en 1936, au moment de la mise en vigueur des nouvelles lois sociales.

Dans ces circonstances, Marcel Vibert se révéla un chef. Il Savait comprendre l'ouvrier et se faire comprendre de lui. Bienveillance chez lui n'était jamais synonyme de faiblesse. Et son ascendant sur son personnel, était fécond en résultats pratiques parce qu'il s'inspirait d'une intelligente compréhension des droits et des devoirs des parties en présence.

Son activité intellectuelle se plaisait à l'étude de questions diverses, notamment des questions économiques. Il m'avait entretenu, avec chaleur et conviction, de quelques-unes de ses idées, au cours de notre rencontre à Lyon. Il avait des conceptions assez originales, et qui pouvaient sembler séduisantes. Ainsi, disait-il, le machinisme supprime de la main-d'œuvre. L'industriel qui, de ce fait, réalise une notable économie devrait verser une redevance compensatrice, dont le montant viendrait en aide au chômage créé par la machine.

Marcel Vibert tomba malade en octobre dernier. Trois mois de soins assidus, prodigués par d'éminents spécialistes de Lyon, deux interventions successives ne purent venir à bout d'une affection sévère contre laquelle la médecine est encore impuissante. Il est mort le 10 mars 1937.

Marcel Vibert était un homme d'un beau caractère. Sa vie fut celle du chrétien convaincu, ennemi de tout prosélytisme de mauvais aloi.

Il était un ami dévoué à ses amis, le conseiller dont on sollicitait les avis à l'Association.

Mais, avant tout, Marcel Vibert apparaît comme le chef de famille qu'on aime et qu'on respecte.

Il laisse six enfants. L'aîné, chez qui s'incarnent les traditions et les tendances paternelles, est un de nos jeunes camarades de Centrale lyonnaise, qui poursuit ses études à l'Ecole Supérieure d'Electricité.

Nous adressons à Madame Marcel Vibert l'expression de nos hommages émus et déférents, et nous assurons ses enfants, particulièrement Guy Vibert, de toute la sympathie des amis de Marcel Vibert.

Amédée FAYOL (1902).